

Andrée Laurier, Marie-Sissi Labrèche, Vithal Rajan

Sébastien Lavoie

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2012). Compte rendu de [Andrée Laurier, Marie-Sissi Labrèche, Vithal Rajan]. *Lettres québécoises*, (147), 36–37.



ANDRÉE LAURIER

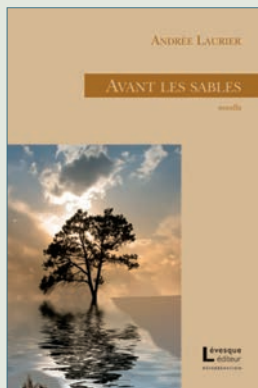
Avant les sables

Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2011, 124 p., 22 \$.

Langueur à trois

Un récit qui avance à pas feutrés dans une douleur intime qui ne s'exhibe jamais ; un récit qui a tout pour convaincre, mais qui n'a pas suscité mon entière adhésion.

Myriam B. Gers est de ces beautés qui font se figer les hommes. « Glacée. Pas de profondeur en cette belle femme, ou si peu encore, qu'elle en était aphone, atone. Ces prunelles de poupée. Trop claires, candides. » (p. 72) Elle est aussi atteinte de ce que l'on appelait jadis le grand mal, l'épilepsie. Et elle est, ce n'est écrit nulle part mais crié à chaque page, neurasthénique : elle erre dans son appartement où elle tient un journal, lit beaucoup de livres, s'intéresse à l'art. Et dort sans les bois dormants.



C'est la verrière d'un café qu'elle voit quand elle regarde par sa fenêtre. Où elle remarque deux personnes attablées, ensemble ou pas. Tout dépend du jour. L'Anglaise Alba et le Slave Yacek qui vont se porter à son secours quand lui, d'abord, la verra vaciller en la croisant dans la rue après s'être tout juste demandé, mais depuis quelque temps déjà, de quelle couleur étaient ses beaux yeux (pers). C'est à la suite de cela qu'ils pénètrent d'abord dans l'appartement de Myriam. Et ensuite, bien sûr, dans sa vie. Alba la première, qui ne saura trop comment l'aborder, mais qui sentira une détresse qui la fera rester là, rue Maille.

« La vie privée de Myriam était une forteresse s'épaississant de jour en jour, et les visites d'Alba, de petits miracles de sièges impromptus. » (p. 20) Jusqu'à ce jour où elle participe à une scène de baignoire qui aurait pu tourner au tragique et qui la convaincra de s'incruster définitivement dans cet appartement. « Alba comprit qu'aucun homme n'avait réussi à la combler. Ils s'étaient tous effondrés devant sa beauté, son apparente grâce, et n'avaient réussi qu'à la titiller, puis à s'exacerber eux-mêmes, éventuellement. Comme les femmes, ils la détestaient. » (p. 22) « La campagne d'Alba consista à pousser Myriam au centre de sa propre sensualité, et à allumer encore plus intensément son désir. » (p. 81)

Il y aura donc du sexe !

C'est à ce moment qu'intervient de nouveau le Slave. Pourquoi un Slave, d'ailleurs ; et pourquoi une Anglaise ? Je ne suis pas convaincu qu'une Acadienne et un Beauceron n'auraient pas fait l'affaire, mais ainsi va notre siècle. Vous aurez compris que tout ici est intériorité, intériorisé et que l'action est véhiculée par le non-dit plus qu'il n'est explicité.

La prose d'Andrée Laurier ne manque pas de charme. En explicitant le moins possible, elle sait se faire voluptueuse, équivoque, sans toutefois réussir à s'incarner tout à fait, me semble-t-il. À l'image de la réaction



ANDRÉE LAURIER

des Autres à la beauté de la protagoniste, en somme : belle mais froide, dont l'écriture réveille l'auteure jalouse tapie en moi, mais qui ne sait pas éveiller les passions de l'homme que je suis et dont le cerveau reptilien n'a de cesse qu'il ne soit stimulé. À mettre entre des mains moins primaires que les miennes, sans doute.



MARIE-SISSI LABRÈCHE

Amour et autres violences

Montréal, Boréal, 2012, 164 p., 19,95 \$.

Découragé, sans être au désespoir

Si Pierre était une pierre sur laquelle Jésus entendait bâtir son Église, alors les protagonistes de Marie-Sissi Labrèche sont des « brèches qui pleurent de ne pas être aimées » (p. 155, au singulier).

D'alí avait adopté tôt dans son parcours ses objets surréalistes : les montres molles, les œufs, les pianos à queue... Marie-Sissi Labrèche vient plutôt accompagnée d'objets *trash* qui meublent ses récits : l'Effexor, le mari au dos cassé, la mère folle, la mémé hardcore, les clowns inquiétants, les psys et j'en passe. Tous présents ici.

Abject !

Dans mon existence de lecteur, j'ai lu plusieurs choses répugnantes, parfois même au bon moment de ma vie (Sade, au cégep). Rarement, par contre, comme ici la tentation n'a été aussi grande de lancer le livre du moment à bout de bras. C'est que l'écriture du divin Marquis, son propos, son contexte (tout quoi !) m'étaient à l'époque étranger et contribuaient à me distancier de ce qui s'y passait alors qu'ici, une bonne partie du talent de Marie-Sissi Labrèche consiste à abolir toute distance entre elle et son lecteur. D'où une répulsion bien plus profonde.

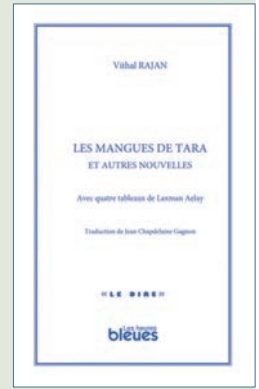
Il faut dire qu'elle y va franchement, la belle des bas quartiers, dans le sadomasochisme, la folie, les hommes contrôlants — pour ne pas dire violents — et j'en passe et des plus brunes... On passe avec anxiété de fellations sordides (« Une fois distendue, dépliée, la peau de son prépuce me fait découvrir chaque fois le goût de la moisissure humaine, ce



MARIE-SISSI LABRÈCHE



Mais non,
l'humour est absent
de ce recueil.



goût de merde, de cul. Son sexe pue comme lui, ce salaud, qui me force à le lécher longtemps longtemps et partout. » [p. 88]) à des fantômes plutôt malsains (« J'ai un beau mari châtain qui voudrait que je sois parfaite: que je souris quand il veut [...] que je couche avec ses amis, sous ses yeux, en lui disant je t'aime » [p. 115]).

On n'oublie jamais sa première écrivaine...

Cette perpétuelle « fuite par le vagin » (p. 98) dégoûte à plusieurs égards, mais... Quand je me suis jadis installé dans le quartier Hochelaga, mes proches n'ont pas manqué de me regarder bizarrement en me demandant pourquoi j'optais pour ce quartier de Misère. Je leur demandais en retour si, en m'installant ailleurs, j'allais faire disparaître cette misère... C'est en vertu de cette même logique que je n'ai pas balancé le recueil de celle qui m'a dépuisé ici comme chroniqueur: c'est souvent franchement sordide, mais on ne peut quand même pas faire comme si « ça » n'existait pas.

Dix de ces onze histoires ont été précédemment publiées dans des revues et le tout couvre vingt ans d'écriture. Toutes ne méritent pas le détour, tant s'en faut, mais l'amoureux de l'écrivaine que je suis a aimé voir se construire au fil des nouvelles la formidable romancière qu'est Marie-Sissi Labrèche, même si cela a été souvent en me passant la réflexion qu'ici le rythme n'y est pas et que là la maîtrise du vernaculaire manque d'appoint. Et si on est trop secoués par cette lecture, il restera toujours l'Effexor. Je garde en tête que, si un jour je m'en fais prescrire, au moins, je n'entendrai pas ma mère s'exclamer: « Ah! Je prends les mêmes pilules! Tu vas voir, on est bien là-dessus. » (p. 127)



VITHAL RAJAN

Les mangues de Tara et autres nouvelles

Montréal, Les heures bleues, 2012, 140 p., 19,95 \$.

Histoires en Inde avec des Indiens

L'Inde fascine depuis des temps immémoriaux, sans doute pour les mauvaises raisons. Car, avant la métaphysique, il y a de la vie sur ces terres.

Christophe Colomb a changé l'Histoire en cherchant ce pays où proviennent assez de récits pour meubler bien plus que Mille et une nuits... Plus près de nous, ce sous-continent n'a cessé d'attirer tous les Louis Gauthier de cette terre en quête d'explications trans-

cedantes à la marche du monde et aux douleurs qu'il nous inflige. Aujourd'hui, on évoque l'Inde surtout parce que ce pays nous fait peur sur le plan économique. Rarement, par contre, entend-on parler de la vie de ses habitants, sans doute en raison d'un réflexe colonial atavique qui chosifie l'Autre. Il fallait peut-être un Indien pour nous parler des vrais Indiens...

Colonialisme et accommodements déraisonnables

Les séquelles de la colonisation sont au cœur de deux nouvelles « La Petite Banque Suisse de Proximité » et « La directrice de thèse de la LSE ». La première histoire raconte la vie de la fille d'un *pukka sahib* (vrai monsieur) anglais et d'une Tamoule, tôt écartés de l'histoire. L'une naturellement et l'autre par suicide, parce qu'il est incapable d'accepter la ruine de son monde. Il laisse donc notre narratrice aux mains de la gouvernante, Mme D'Sa, qui veillera sur elle, affrontant en sa compagnie l'ostracisme causé par la réminiscence constante de la perfide Albion qu'inflige aux nouveaux Indiens libres leur simple existence. Ces problèmes se répercuteront sur trois générations, jusqu'à ce que l'Argent, miraculeusement, resurgisse dans la famille par un de ces tours de passe-passe propres, je crois, aux Indiens (je pense ici aux films de M. Night Shyamalan), tours qui exaspèrent tous ceux qui n'arrivent pas à voir en pareil rebondissement autre chose que paresse d'auteur...

La deuxième nouvelle est beaucoup plus intéressante. C'est l'histoire d'un Indien qui se voit annoncer l'arrivée imminente, d'Angleterre, de son ancienne directrice de thèse. Elle s'installe chez lui pour un long terme sans plus de préavis et il se plie en douze afin de recevoir son hôte comme si elle était la reine du Gabon. Il fait réaménager deux fois la chambre où il la loge, il lui sert d'assistant sans compter son temps et, malgré un estomac qui se révolte, impose aux siens un nouveau régime végétarien... Si l'Inde s'est libérée de ses envahisseurs, il ne semble pas être en mesure, lui, de s'affirmer face à cette dame venue se pencher avec compassion sur le sort des *dalits*.

En soi, il m'a semblé que cette proposition aurait mérité un traitement sinon carrément humoristique, du moins d'un registre plus ironique. Mais non, l'humour est absent de ce recueil. Les autres histoires tournent en ridicule politiciens (« Sitalakshmi et ses sœurs ») et fonctionnaires (« Sharmaji et le tigre ») de manière assez convenue et s'aventurent parfois du côté de la fable animalière (la nouvelle éponyme étant peut-être la plus réussie) tout en y allant de propositions réalistes (« Aqueil, le jeune livreur de journaux », par exemple). On y retrouve plus de musulmans que d'hindous, un glossaire et quatre tableaux de Laxman Aelay.